

Les amas coquilliers du littoral

Une introduction par John Lucas Eichelsheim

Ziguinchor, mai 2016

### ***Les amas coquilliers ou Kjökkenmödding***

Les Kjökkenmödding, terme danois désignant les volumineux amas coquilliers attribués à la culture mésolithique de l'Ertebölle qui s'épanouit de 4600 à 3100 ans avant J.C. au nord de la Presqu'île du Jütland. Les plus anciens amas de la Casamance sont datés vers la fin du Néolithique, II<sup>ème</sup> siècle avant notre ère ; les plus récents sont du XVIII<sup>ème</sup> siècle après J.C. Les sites se localisent près des agglomérations diolas actuelles (Samatite-Kagnout, Niomoune, Oussouye-Elinkine, Diakène diola). Ils ont livré outre les arches et des huîtres, de la céramique, des ossements de poissons et de mammifères domestiques (bœufs, moutons ou chèvres), des fragments de métal ferreux. Une étude archéologique sur la base de similitudes dans la céramique entre les sites de Diorom-Boumack, Bangalère dans le Sina-Saloum et celui de Loudia-Oulof en Casamance suggère qu'entre le VII<sup>ème</sup> siècle et le XV<sup>ème</sup> siècle des échanges de produits halieutiques contre du riz, se seraient produits entre le Saloum et la Casamance (Réf.: Gorée, Guide de l'île et du Musée historique, Publication du Musée historique, Dakar avril 1993, 67 pages).

Au Sénégal, la colonisation des zones littorales est attestée, entre autres, par la présence d'accumulations anthropiques de coquillages de volume variable, formant des sites originaux le long des estuaires des fleuves Sénégal, Saloum et Casamance. Ces sites sont des décharges où ont été entassés les rejets d'activités domestiques ou techniques sur plusieurs époques. Ils renferment principalement des coquilles vides d'arches (*Anadora senilis*), d'huîtres (*Crassostrea gasar*), de patelles (*Patella safiana*), de pourpres (*Thais haemastoma* et *Murex hoplites*) et de *Cymbium* provenant de l'exploitation ancienne des mollusques. Divers autres déchets biologiques : végétaux et ossements, bien conservés dans ce milieu, permettent de se faire une idée sur l'alimentation, les stratégies d'exploitation du milieu littoral (chasse, cueillette, pêche, élevage, agriculture) et de reconstituer les paléo environnements. Des restes d'éléments techniques (outils et objets en céramiques, en pierre, en métal, en os) ainsi que des vestiges d'habitation (inhumations, foyers, traces de construction) permettent d'entrevoir les savoir-faire technologiques et les facteurs culturels, qui ont sous-tendu l'évolution démographique et sociale des populations côtières.

Par ailleurs, d'un point de vue scientifique et économique, les amas coquilliers constituent parmi les sites archéologiques du Sénégal, un patrimoine original. Leur intérêt scientifique réside dans les différents domaines de recherche qu'ils englobent : écologie, géomorphologie, technologie, ethnologie, biologie, etc. Leur intérêt économique résulte de l'utilisation des coquilles et de leur intégration dans les circuits touristiques locaux (citations de Marie-Amy Mbodj dans Gestion des Ressources Côtières et Littorales du Sénégal, UICN, 1993).

Selon l'arrêté ministériel n° 8836 MCPHC-DPC en date du 12 septembre 2007 portant publication de la liste des sites et monuments historiques classés, tous les amas coquilliers de la Basse Casamance sont inscrits sur la liste des monuments historiques.

### ***Les amas coquilliers, témoignages des origines des peuples du littoral***

Journet-Diallo, O. (2006) constate qu'on retrouve mentionnés, par les découvreurs portugais des XVe et XVIe siècles, les mêmes ensembles ethnolinguistiques existant aujourd'hui sous le même nom et presque au même emplacement. L'origine et l'ancienneté de l'implantation de ces sociétés restent énigmatiques. Deux hypothèses s'affrontent ou se conjuguent selon les populations considérées. La première est celle du peuplement-refuge, défendue notamment par Paul Pélissier et Walter Rodney: de vieilles paysanneries égalitaires, contraintes de fuir les pressions de sociétés hiérarchisées et guerrières, se réfugient dans les zones côtières de mangrove où ils développent des techniques de mise en valeur du milieu particulièrement performantes : dessalage des terres, conquête des marais transformés en rizières, travaux d'endiguement permettent une agriculture intensive qui vont de pair avec de très fortes densités démographiques.

La deuxième est celle d'un vieux fonds de populations autochtones entre les estuaires de la Casamance et du rio Cacheu à partir duquel se seraient opérées des migrations le long du littoral, contrairement à une migration de l'intérieur vers le littoral. Quelques éléments de réponse ont été apportés par les fouilles d'amas coquilliers effectuées en particulier par Olga Linares dans deux sites de Casamance. La construction de ces amas s'étale sur une période d'environ 2 000 ans, depuis la fin du Néolithique jusqu'au XVIIe siècle. Elle témoignerait de la succession de deux vagues de populations : la plus ancienne, des groupes humains peu nombreux et itinérants, n'exploitant pas vraiment les ressources de la mangrove, puis, arrivée vers le début de notre ère, d'une population vivant de la pêche, de la cueillette des huîtres et de la riziculture inondée, et disposant de troupeaux de bovins. Malgré les controverses, il semble attesté que dès les premiers siècles après J.-C, vivaient dans la mangrove des communautés qui l'exploitaient et qui échangeaient entre elles, qu'elles soient nommées Baïnouk ou Diola (Felup ou Floup).

Selon M.C. Cormier-Salem et al (1999 dans Rivières du Sud), les amas coquilliers sont particulièrement concentrés dans la zone où l'on situe traditionnellement le berceau des riziculteurs de mangrove, entre les estuaires de la Casamance et du Cacheu. Elle décrit alors les résultats des fouilles des amas coquilliers réalisées par Linares (1971) à Loudia Wolof et à Niomoune en Casamance. Différents niveaux peuvent être identifiés sur une coupe verticale des amas coquilliers de deux mètres de profondeur et datés à l'aide du carbone 14. La construction de ces amas s'étale sur une période d'environ 2000 ans, depuis la fin du Néolithique jusqu'au XVIIe siècle. A partir de la composition des dépôts et des sites des amas coquilliers, Linares montre que deux vagues de population se succèdent en Basse Casamance et que les systèmes d'exploitation se modifient. Le premier niveau (fin du Néolithique), qui ne contient pratiquement aucune trace de mollusques ou de poissons, fait état de groupes humains, peu nombreux et itinérants, qui n'exploitent pas les ressources de la mangrove. Il s'agirait de riziculteurs de montagne, originaires de l'Est. Un changement radical marque les premiers siècles de notre ère avec l'arrivée d'une nouvelle vague de population, originaire du Sud et adaptée au milieu aquatique. Ainsi, le second niveau des amas contient des coquillages (*Arca senilis*), gros et peu nombreux au début de la période, vers 200 après J.-C., petits et très nombreux à la fin de la période, vers 700 après J.-C.

Selon Linares (1987), les amas coquilliers constituent les premières sources archéologiques sur la présence de communautés littorales qui, isolées au milieu de la mangrove, vivent de la cueillette des huîtres, du ramassage des coquillages, de la pêche maritime et de la riziculture. Ces

populations disposent déjà d'importants troupeaux de bovins. La présence d'arêtes de poisson d'origine marine et de poteries comparables à celles retrouvées dans les îles du Saloum laisse à penser que des échanges de riz contre du poisson séché étaient déjà établis entre ces deux régions.

Selon l'arrêté ministériel n° 8836 MCPHC-DPC en date du 12 septembre 2007 portant publication de la liste des sites et monuments historiques classés, tous les amas coquilliers de la Basse Casamance sont inscrits sur la liste des monuments historiques.

